

Robert Marteau

GÉRICAULT, Grand Palais, décembre 1991

Il fut un enfant de la Terreur. L'effroi, la force sont en chaque ouvrage. Tout converge vers la mort. Au commencement, le ciel fut terrifié. Il n'y a pas d'autre amour que lutte, étreinte, viol, saillie. L'enfant croît inquiet, d'instinct se tenant sur ses gardes, évitant l'expression de tout sentiment, dans sa jeune beauté sachant qu'il ne faut offrir aucune prise, mais se fortifier en solitude. Il fut conçu sous la guillotine : dans les eaux-mères il percevait le clapot du sang : il ouvrit les yeux sur la tête et les membres des suppliciés. Il ne vit, il n'entendit que sabres, cavalerie, cuirassiers, trains d'artillerie. La guerre partout exigeait le renouvellement des hommes et des animaux ; exigeait qu'ils fussent beaux, jeunes, vigoureux et fougueux. La guerre, le supplice, le meurtre viennent très tôt forcer les travaux d'école. Il passe vite de l'exercice et de la traduction au traitement en direct. Il est soulevé d'admiration par l'énergie tellurique en forme et en mouvement dans les chevaux. Ils ne sont pas, ceux-ci, les coursiers du soleil, mais ont jailli de la terre, de l'orage, des abysses. Ils viennent d'en dessous, s'effraient de l'ombre et de la lumière, se cabrent, fuient, n'obéissent qu'aux muscles. La vie est furie ; la vie est précipitation dans la mort. Géricault n'en appelle qu'à la fortitude et comme un forcené peint un monde qui se foudroie en sa course à *tombeau ouvert*. Il n'y a pas pour Géricault de pause ni de répit. On n'a pas le temps de s'attarder ; il faut attaquer au cœur et au vif le sujet ; rendre par la compacité de la matière-lumière la labilité du monde. Où est la grâce ? Tout est processus de terrification. Le cheval jaillit en source et porte aux Enfers. Il n'y a rien à dire. S'opposer par la mutité au flux des discours. Peindre l'héroïque conjonction de l'homme et du cheval, les beautés conjuguées de la bête et du guerrier sous le soleil présent quoique invisible de la mort. Peindre : ajouter à la perfection des maîtres l'héroïque certitude puisée dans une fatalité que ne vient attendrir aucune espérance. Plus bref est le trajet de la naissance à la mort, plus intense sera le frémissement vital induit dans la matière picturale. Peu de peintres ont atteint, par la densité lumineuse, une telle intensité. Violence, course, chute terrifiée : telle est la vie, dont nul ne peut contenir le cours. Le regard de Géricault, ni son pinceau ne portent aucun jugement : la force belle et puissante est faite pour mourir dans la violence. Ni dieux, ni fleurs, ni saisons : la lumière qu'il pétrit avec sa pâte est celle des forges et du fer, tressure maintenant de l'huile irradiée.